

Voltaire et le christianisme

Autor(en): **Lobstein, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **34 (1901)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VOLTAIRE ET LE CHRISTIANISME

PAR

P. LOBSTEIN ¹

Mesdames, messieurs,

Le nom de Voltaire évoque à lui seul toute une société, tout un siècle, tout un monde. La France a produit des génies plus originaux, plus puissants, plus profonds; elle n'en a eu aucun qui fût doué de l'universalité de Voltaire, aucun qui exerçât sur ses contemporains le même ascendant, la même séduction, le même prestige, aucun qui sut au même degré entraîner, éblouir, électriser non seulement la France, mais l'Europe. Voltaire est, avec Jean-Jacques Rousseau, tout le dix-huitième siècle français. Il paraît avec la Régence, il meurt en 1778, onze ans avant cette Révolution qu'il a préparée plus qu'aucun autre. C'est lui, bien plus que le triste Louis XV, qui a été le roi de son temps.

Mais comment parler de cette royauté si brillante, si bruyante, qui a fait tant de bien et tant de mal, qui a laissé tant de ruines et suscité tant de réformes? Comment peindre ce génie si mobile, si souple, si insaisissable, si vertigineux,

¹ Les pages qui suivent reproduisent une conférence donnée à Strasbourg, le 28 janvier dernier. C'est dire que nous n'avons pas eu la prétention de faire œuvre d'érudition. Les lecteurs au courant du sujet remarqueront aisément que nous avons consciencieusement mis à profit les principaux travaux consacrés à ce grave et délicat problème; mais nous avons cherché surtout à laisser la parole à Voltaire lui-même et à esquisser les grandes lignes de sa philosophie religieuse et particulièrement de sa conception du christianisme.

cette créature d'air et de flamme, dont la pensée ardente et lumineuse ressemble à un pétilllement d'éclairs? Comment surtout être juste envers un homme qui tour à tour et au même instant mérite tous les éloges et tous les blâmes, qu'on a encensé comme une idole et qu'on a exécré comme un démon? Il a été si grand et si petit, si généreux et si vil : — apôtre de la tolérance, il a réhabilité Calas, et sinistre railleur, il a sali la gloire nationale de la France en insultant Jeanne d'Arc ; — épris de tous les progrès, ennemi de tous les abus, il a aidé à fonder un état meilleur, et courtisan de toutes les puissances, il a flatté les grands et s'est fait le serviteur docile des passions et des préjugés populaires.

Mêmes disparates, mêmes contradictions, mêmes perplexités, lorsque nous abordons le problème que je voudrais vous soumettre : Voltaire et le christianisme. Tantôt maudit comme l'incarnation de l'antéchrist, tantôt glorifié comme le grand émancipateur des temps modernes, Voltaire réunit en effet, dans sa personne et dans son œuvre, les antithèses les plus flagrantes. Aussi nulle matière ne prête-t-elle plus à la déclamation, à l'enthousiasme aveugle du panégyriste, au dénigrement systématique du pamphlétaire. J'essayerai de ne pas déclamer, je vous exposerai les faits et les idées, simplement, sobrement, en laissant autant que possible la parole à Voltaire lui-même, et surtout en le remplaçant dans son milieu, car pendant cinquante ans il a été le merveilleux chef d'orchestre qui, toujours en scène, toujours en tête, dirigeait le chœur des écrivains et des philosophes, fournissait les motifs, donnait le ton, marquait la mesure, imprimait l'élan et lançait le premier coup d'archet.

I

Rappelons d'abord les circonstances au milieu desquelles se forma et se développa Voltaire. Elles expliquent, dans une large mesure, son attitude à l'égard de toutes les religions positives, et spécialement son attitude vis-à-vis du christianisme.

Une fée malfaisante veilla sur son berceau. Il eut pour

parrain un de ces abbés de boudoir, frivoles et sceptiques, qui peuplaient les salons de la Régence et qui contribuèrent à jeter sur l'Eglise le discrédit et le scandale : lui donner pour parrain l'abbé de Châteauneuf, c'était lui administrer le baptême de l'incrédulité.

Les jésuites qui furent ses maîtres pendant sept ans pratiquèrent l'instruction légère, mondaine, élégante, que présageait le seul nom de son parrain : nul souci de la formation d'une volonté forte et d'un caractère bien trempé, nul appel à la conscience et à la dignité morale. Puis, au sortir du collège, l'abbé de Châteauneuf introduisit son filleul dans la société du Temple qui, sous Louis XIV vieillissant, préparait la revanche cynique de la Régence. Il y rencontra des grands seigneurs aussi dépravés que brillants, des abbés mondains comme Chaulieu, des gens de lettres qui alliaient la licence des mœurs à la liberté de l'esprit. Ce fut une nouvelle initiation à son rôle futur.

Son esprit et son talent ne le protégèrent pas contre l'insolence de ces nobles dont il s'était fait le flatteur et le complice. A deux reprises, il put méditer à la Bastille sur les abus et les injustices de son temps.

L'Angleterre, où il chercha un refuge et alla se préparer une vengeance, l'Angleterre, où il passa trois années laborieuses et fécondes, l'Angleterre fut sa grande école. Il s'y rendit, n'étant encore que le libertin du Temple et le plus charmant homme de société ; il en revint, homme et philosophe, définitivement formé, avec un fonds d'idées qu'il devait accroître fort peu et un cachet intérieur qu'il ne perdit plus jamais.

C'est que l'Angleterre était, à ce moment-là, le grand laboratoire de l'esprit humain ; c'est là que les libres-penseurs, les déistes, se livraient à un immense travail de démolition, de transformation, de reconstruction, dont Voltaire fut le témoin étonné et ravi. C'est l'Angleterre qui vit éclore la fameuse théorie de la religion naturelle, noble fiction dont vécut le rationalisme de tout un siècle et que développèrent, à la suite des Anglais, quelques-uns des meilleurs esprits en

France et en Allemagne. Sous les religions historiques qui sont fausses, il y a la religion naturelle qui est vraie ; elle est le texte authentique et simple, dont les autres sont les traductions amplifiées et altérées ; ôtez les surcharges ultérieures et divergentes, il reste l'original, et cet extrait commun, par lequel toutes les copies concordent, c'est le déisme, la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur, à la liberté de l'homme, à l'immortalité de l'âme : telle est l'idée maîtresse que Voltaire emprunta aux Shaftesbury, aux Toland, aux Collins, aux Tindal. Jusque-là il avait été sceptique d'humeur et d'instinct, incrédule par caprices et par boutades ; dorénavant il se trouvait en possession d'un ensemble de croyances et de principes ; muni d'études plus fortes, armé de preuves plus sérieuses, maniant une logique plus serrée, s'appuyant sur le fondement solide de sciences positives et précises, il trouva, dans l'asile que lui offrit la marquise du Châtelet à Cirey, la retraite assurée et tranquille, où il put se recueillir, discipliner sa verve et son inspiration, se préparer et s'aguerrir pour les batailles futures.

Le séjour de Voltaire en Prusse ne fit que précipiter le mouvement qui portait le philosophe aux pires extrémités. Dans les fameux soupers de Potsdam, Frédéric II renchérisait sur les opinions de son hôte, il lui reprochait son déisme et sa foi à l'immortalité ; il attisait, dans son âme, la rage antichrétienne, dont il lui fournit la trop célèbre formule. Le mot d'ordre des vingt dernières années de Voltaire : « Ecrasez l'infâme ! » se rencontre pour la première fois dans une lettre du roi de Prusse.

Enfin Voltaire se fixe à Ferney. Sa seconde renaissance date de cette époque. Il a soixante-cinq ans et bien de l'avenir encore. Son intarissable activité philosophique a désormais un retentissement européen. C'est de Ferney que partent une nuée d'écrits dont la seule énumération remplirait un volume, ces lettres agiles, ces paroles ailées qui, fixées en partie dans sa merveilleuse correspondance, sont comme les ordres du jour d'un général à ses lieutenants et à ses soldats. Et dans cette infatigable campagne le chef se voit souvent

entraîné lui-même par une armée qui brûle de donner l'assaut à toutes les croyances et de renverser tous les sanctuaires.

Telles sont, esquissées à grands traits, les principales étapes de la longue carrière de Voltaire. Sans professer le fatalisme en histoire, sans souscrire aveuglément à la théorie des milieux, il est permis d'affirmer que toutes les circonstances rappelées jusqu'ici convergèrent vers un but unique, puisqu'elles semblaient prédestiner le philosophe au rôle qu'il joua avec autant de conviction que d'ardeur.

II

Dans la grande croisade entreprise par la légion que commandait Voltaire, les assaillants avaient un allié involontaire qui rendait l'attaque facile et le succès presque certain : cet allié malgré lui, c'était l'Eglise.

L'incrédulité qui se produisit au grand jour avec la Régence, avait envahi le clergé. Un observateur de l'époque précise ainsi la distinction des rangs : « Un simple prêtre, un curé, doit croire un peu, sinon on le trouverait hypocrite ; mais il ne doit pas non plus être sûr de son fait, sinon on le trouverait intolérant. Au contraire, le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque en rira tout-à-fait, le cardinal y joindra son mot. » — « Il y a quelque temps, raconte un autre contemporain, on disait à l'un des plus respectables curés de Paris : « Croyez-vous que les évêques qui » mettent toujours la religion en avant, en aient beaucoup ? » Le bon pasteur, après avoir hésité un moment, répondit : « Il » y en a peut-être quatre ou cinq qui croient encore. » L'incrédulité allait de pair avec la légèreté des mœurs. Il suffit de rappeler le nom de quelques-uns des princes de l'Eglise : Dubois, Bernis, Rohan, et à la fin du siècle, Maury et Talleyrand. Tels maîtres, tels valets. Les abbés couraient les salons, les boudoirs, les coulisses ; on les trouvait partout, excepté où ils auraient dû être. Ce qui achevait de soulever l'indignation et le dégoût, c'est que ce clergé à l'incrédulité notoire et aux mœurs scandaleuses affichait une intolérance

aussi ridicule qu'odieuse. Jamais l'on n'avait plus recherché, inquiété, persécuté, au nom de la religion ; jamais les tribunaux ecclésiastiques n'avaient sévi avec une telle rigueur. La Sorbonne frappait les livres, les brochures, jusqu'aux simples préfaces de tragédie. Les parlements, jaloux de la Sorbonne, lançaient des décrets, brûlaient les ouvrages par la main du bourreau, condamnaient des innocents comme Calas ou des étourdis comme Labarre. La chaire chrétienne était muette, ou l'on n'y entendait que des rhéteurs élégants, spirituels, qui n'osaient pas annoncer les grandes vérités chrétiennes. Les successeurs de Massillon prêchaient sur l'humeur, sur la sainte agriculture, sur des lieux communs de morale mondaine. Que dire enfin du clergé régulier ? Y avait-il un seul ordre religieux qui apportât un correctif à la corruption générale ? Les jésuites, plus compromis mais non pires que les autres, se voyaient chassés par les puissances catholiques elles-mêmes et finalement supprimés par le pape. Le jansénisme avait dégénéré en superstition ridicule, et les convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard n'étaient plus que la triste parodie des solitaires de Port-Royal.

Où donc Voltaire aurait-il, dans l'Eglise même, appris le respect de l'Eglise ? On lui avait répété que la foi religieuse n'existait qu'à la condition de l'obéissance absolue au prêtre. Eh bien, ce prêtre, il le voyait ignorant et fanatique, incrédule et corrompu, déconsidéré et impopulaire. Allait-il faire, lui, une distinction, un départ qu'on lui avait toujours interdit ? N'allait-il pas couvrir des mêmes insultes et frapper du même anathème l'Eglise et ses serviteurs, la religion et ses ministres, l'Evangile et la caricature de l'Evangile ?

Faut-il s'étonner dès lors que la réaction contre ce pouvoir tyrannique ait pris les allures d'une insurrection violente et souvent injuste ? En vérité, le joug avait été si pesant, la servitude si prolongée, si insupportable, si dégradante, que tout moyen parut utile et permis pour hâter la grande délivrance ; dans l'ardeur du combat, il n'était plus possible de mesurer la portée des coups. Ce ne fut pas une exécution, ce fut une

vengeance, l'explosion formidable de haines qui, trop longtemps comprimées, se déchaînèrent dans une irrésistible tempête.

III

Avons-nous achevé de rendre compte des facteurs qui déterminèrent l'attitude observée par Voltaire vis-à-vis de l'Eglise et du christianisme ? Pas encore, car ni les circonstances extérieures de sa vie, ni l'atmosphère ambiante qui agit sur son développement, ni le spectacle d'un vieux monde près de crouler et faisant des efforts désespérés pour se maintenir, aucune de ces causes n'explique ce qu'il y a eu de caractéristique et d'original dans la tactique et la conduite de Voltaire.

Il faut en venir à une explication plus directe et qui nous conduira plus avant, je veux dire au caractère et à l'esprit de Voltaire.

Son caractère, — peut-être faudrait-il dire plutôt son tempérament — : mobile, irritable, inflammable à l'excès, vibrant au moindre souffle, livré à toutes les impressions, à toutes les impulsions, incapable de se maîtriser, de se concentrer, de se recueillir, impatient de toute contrainte, se cabrant contre toute règle qui gênait ses instincts et ses penchants, ce tempérament était réfractaire non seulement à l'ascétisme monacal, mais aussi à la discipline intérieure, à l'obligation morale, à l'impératif catégorique, aux injonctions de la conscience. Avec le tempérament, l'esprit était d'accord. Intelligence lumineuse, raison parfaite, bon sens élevé jusqu'au génie et s'exprimant avec une ironie tour à tour légère comme une caresse et terrible comme une arme de guerre, cette faculté comprenait admirablement tout ce qui était de son domaine et de son ressort, merveilleuse quand elle expliquait les vérités de son ordre, irréfutable et triomphante quand elle dénonçait un abus, un préjugé, une sottise, bref quelque'une des idoles humaines.

C'est dire cependant que sa sphère était limitée, car il est des choses qui ne se comprennent pas avec la seule intelli-

gence, il est des vérités qui ne se saisissent que par l'âme et qui ne sont accessibles qu'à la conscience et au cœur. Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, et la religion, c'est précisément Dieu sensible au cœur. Voltaire savait raisonner, il ne savait pas adorer. Ce qui ne tombait pas sous l'œil de son impitoyable analyse n'existait pas pour lui, ou lui semblait extravagance, folie, maladie. Or, n'est-il pas vrai qu'il y a des états d'âme qui ne sauraient être analysés et qui n'ont aucune place dans les cadres de la psychologie ordinaire? Ce qu'il y a en nous de plus spontané, de plus immédiat, de plus profond, les sources vives où plonge notre individualité spirituelle, le fond sacré et caché de l'âme en présence de l'infini, la pénétration intime de notre être moral par une force qui nous enveloppe, qui nous dépasse, qui fait à la fois grandir notre responsabilité et croître notre dépendance, toutes ces expériences qui sont des réalités aussi certaines que notre vie même, le bon sens les profane du nom d'hallucination, et Voltaire ne savait être que l'interprète du bon sens. Tant il est vrai que l'esprit ne saurait suffire à tout et que la raison raisonnante est frappée d'impuissance quand elle méconnaît ses limites et outrepassse ses droits !

Ainsi se révèle la lacune originelle de l'individualité de Voltaire en face non plus seulement de l'Eglise et de ses dogmes, mais de toute religion vivante, mais de l'Evangile qui ouvre à l'âme des horizons infinis et qui impose à la conscience des obligations souveraines. Sur ce terrain Voltaire fit preuve d'une singulière précipitation et d'une incurable légèreté. Trop souvent il condamnait ce qu'il ne comprenait pas, ce qu'il ne pouvait pas comprendre.

IV

A la lumière de ces considérations, nous pouvons reprendre le problème qui nous est posé. Mais il faut le serrer de plus près et en formuler plus rigoureusement les termes. Essayons de préciser l'objet des attaques de Voltaire et de dégager son credo personnel. Sur l'un et l'autre point les sources abondent.

Eparsées dans des œuvres innombrables, théâtre, histoire, romans, contes, grands et petits vers, traités, pamphlets, dialogues, articles de dictionnaire, correspondance, les idées philosophiques et religieuses de Voltaire revêtent toutes les formes et prennent tous les tons, passant sans effort de l'éloquence de l'apôtre ou du tribun aux espiègleries les plus bouffonnes et même les plus cyniques.

Etablissons d'abord que Voltaire n'a pas été un pur sceptique, un frondeur en quête de dogmes à renverser et de croyances à détruire. Jamais un esprit purement négatif ne serait parvenu à dominer son siècle. S'il a exercé un immense ascendant, c'est parce qu'il a été le représentant le plus populaire et le porte-voix le plus spirituel de cet ensemble d'idées, d'aspirations, d'efforts qui constituèrent le fonds commun de son époque, le patrimoine du « siècle des lumières. » Voltaire, nous l'indiquions déjà tout à l'heure, a été le prophète de la religion naturelle.

Reprenons la définition de cette doctrine, empruntée par Voltaire aux déistes anglais et prêchée par lui à tous les peuples de l'Europe.

Les différentes religions positives et historiques qui couvrent la surface de la terre ne sont que les déformations inconscientes ou les altérations voulues d'une religion primitive, élémentaire, universelle; cette religion naturelle se réduit à quelques principes aussi simples que généraux, existence de Dieu, liberté de l'homme, pratique de la justice, immortalité de l'âme, rémunération future. « Adorons Dieu simplement, sincèrement et ne trompons personne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raisonnable, universelle; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, et non pas pour quelque petite province privilégiée. » — « Vous m'avez demandé, dit le comte de Boulainvilliers à l'abbé qu'il a reçu à sa table, ce que j'entends par philosophie; je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion. » « Il me faudrait, dit l'abbé, bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes. » « C'est déjà une grande présomption contre vous, lui répondit le comte. Il vous faut

de gros livres ; et à moi il ne faut que quatre mots : sers Dieu, sois juste —. » Ecoutez ce bout de dialogue entre un lettré chinois et un jésuite. « Vous êtes donc le favori de Dieu ? dit le mandarin. — Je m'en flatte, répond le jésuite. — Pour moi, dit le mandarin, je suis simplement son adorateur.... Vivons doucement tous ensemble, tant que vous serez ici ; secourons-nous mutuellement ; adorons tous l'Etre suprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites, et l'esprit plus inquiet, cependant nous sommes tous frères. — Tous frères ! s'écrie le jésuite, et que deviendra mon titre de père ? — Le mandarin : Vous convenez tous qu'il faut aimer Dieu ? — Le jésuite : Pas tout à fait, mais je le permets. — Le mandarin : Qu'il faut être modéré, compatissant, sobre, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen ? — Le jésuite : Oui. — Le mandarin : Eh bien ! ne vous tourmentez plus tant ; je vous assure que vous êtes de ma religion. »

V

Dans sa pureté idéale, la religion naturelle a existé avant les religions particulières. Celles-ci, les religions historiques et positives, sont des inventions forgées par l'ambition des chefs d'empire ou le fanatisme des prêtres, qui en ont fait un instrument de servitude, un moyen pour affermir et garantir leur autorité ; la superstition populaire aidant, toutes les religions ont fini par n'être plus qu'un tissu de fraudes pieuses ou de grossières et ridicules légendes. Essayez donc de dissoudre par l'analyse, par l'examen, par la raison, toutes ces formes concrètes et historiques de la foi populaire, et vous apercevrez, au fond du creuset, un résidu de vérité, mince lingot d'or épuré, dégagé de scories et d'alliages, substance et substratum indestructible : c'est précisément la religion naturelle, le déisme.

Ce qui divise les hommes, c'est uniquement la multiplicité des dogmes et des rites, la divergence des cultes et des for-

mules, l'infinie variété des formes historiques en vigueur au sein des différentes religions; ce qui les unirait à jamais, c'est ce fond primitif et commun à tous les êtres pensants. Rappelez-vous comment le héros d'un des plus spirituels romans de Voltaire, Zadig, s'y prend pour conjurer une dispute religieuse qui vient d'éclater sous ses yeux. A la grande foire de Bassora, un Egyptien, un Indou, un Chinois, un Grec, un Celte et plusieurs autres étrangers sont invités à un souper. « Il s'éleva sur quelques points de religion une querelle qui s'échauffa si bien que l'on vit le moment où la table allait être ensanglantée. Zadig, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin; il s'adressa d'abord au Celte comme au plus furieux; il lui dit qu'il avait raison, et lui demanda du gui; il loua le Grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très peu de choses au Chinois, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit : « Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. » A ces mots, il se récrièrent tous. « N'est-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne? -- Assurément, répondit le Celte. — Et vous, monsieur l'Egyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs? — Oui, dit l'Egyptien. — Le poisson Oannès, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons. — D'accord, dit le Chaldéen. — L'Indou, ajouta-t-il, et le Chinois reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Etre supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le Grec, qu'on admirait, dit que Zadig avait très bien pris sa pensée. « Vous êtes donc tous du même avis, répliqua Zadig, et il n'y a pas là de quoi se quereller. Tout le monde s'embrassa. »

Le rôle que Voltaire assignait à Zadig, il entendait le jouer lui-même. Proclamer la religion naturelle, retrouver et faire revivre cette croyance commune à tous les êtres pensants, résoudre tous les dogmes positifs et toutes les formes histo-

riques dans ce dogme unique qu'il appelle le déisme, telle était, aux yeux de Voltaire, la mission du philosophe. Accomplir cette mission, c'était faire taire toutes les dissensions, éteindre toutes les haines, terrasser définitivement le monstre de l'intolérance et du fanatisme, c'était donc faire une œuvre bienfaisante, utile aux hommes, agréable à Dieu, c'était exercer un véritable apostolat.

Mais cet apostolat n'était pas possible sans lutte, cet apostolat était une œuvre de combat, car pour faire triompher la religion naturelle, il fallait préalablement renverser les religions positives, ou du moins il fallait les dépouiller de leurs dogmes particuliers, de leurs cultes distinctifs, de leurs constitutions propres, de leur caractère historique : le temple du Dieu universel ne pouvait s'élever que sur les ruines des divinités locales.

Telle était le principe de la critique religieuse de Voltaire : positive dans son inspiration première, elle était négative dans ses applications et ses moyens, ou plutôt tous les moyens lui semblaient bons, toutes les armes légitimes, pour assurer le triomphe de cette religion naturelle, qui exerça sur tout le dix-huitième siècle une irrésistible fascination et dont Lessing a donné la glorification poétique dans son *Nathan le Sage*.

VI

Plus une religion s'affirmait dans l'histoire, plus son caractère et son originalité étaient accentués, soit par la personne de son fondateur, soit par sa vie même et son développement, plus aussi elle échauffait la bile de notre philosophe, plus elle avait le don de l'exaspérer. Or de toutes les religions historiques que connaissait Voltaire, le christianisme était celle qui faisait valoir le plus énergiquement ses prétentions à l'autorité souveraine, à la perfection absolue, à la révélation divine. Le christianisme avec ses dogmes et sa discipline, avec son culte et sa constitution, semblait à Voltaire le grand obstacle à l'avènement de la religion idéale, de la religion naturelle. Le christianisme,

voilà l'ennemi! « Ecrasez l'infâme! » Oh! je sais bien que cette formule qui, durant les vingt dernières années de Voltaire clôt invariablement toutes ses lettres, je sais que cette formule désignait, d'après sa propre explication, la superstition, l'intolérance, le fanatisme; mais ce fanatisme, cette intolérance, cette superstition étaient inhérents à la religion qu'il avait sous les yeux. « S'il est évident que l'histoire de l'Eglise est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines et de meurtres, alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier et que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons. »

Voltaire en voulait tout d'abord et surtout au christianisme faux, corrompu, persécuteur qui se présentait à lui sous les traits du catholicisme officiel, discrédité par ses propres ministres. Ce fut le malheur de Voltaire de confondre l'Evangile avec une forme dénaturée et avilie de l'Evangile; il voyait la religion de Jésus à travers les folies et les crimes de ceux qui se paraient du nom de Jésus.

Ce christianisme-là, Voltaire l'attaqua avec toutes les armes que lui fournissaient sa passion et sa science. Tantôt il relevait les difficultés, les incohérences, les contradictions que présentent les documents historiques, et dans cette critique des sources, dans ce dépouillement des témoignages, il fit parfois preuve d'une merveilleuse clairvoyance. Tantôt il raillait impitoyablement ce qu'il appelait les extravagances ou les impostures de la religion, sans chercher à discerner ce qu'il y avait de respectable et de sincère dans les grands mouvements dont il instruisait le procès. Tantôt — et c'était là l'objectif principal de sa polémique — il maudissait les excès commis au nom de la religion, les guerres déchainées par l'intolérance et le fanatisme, les massacres ordonnés et exécutés à la gloire de Dieu et de son Eglise. « En bonne foi, parce que notre religion est divine, doit-elle régner par la haine, par les fureurs, par les exils, par l'enlèvement des biens, les prisons, les tortures, les meurtres et par les actions

de grâces rendues à Dieu pour ces meurtres ? Plus la religion chrétienne est divine, moins il appartient à l'homme de la commander ; si Dieu l'a faite, Dieu la soutiendra sans vous. Vous savez que l'intolérance ne produit que des hypocrites ou des rebelles : quelle funeste alternative ! Enfin, voudriez-vous soutenir par des bourreaux la religion d'un Dieu que des bourreaux ont fait périr, et qui n'a prêché que la douceur et la patience ?... Transportez-vous avec moi au jour où tous les hommes seront jugés, et où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Je vois tous les mortels du siècle passé et du nôtre comparaître en sa présence. Etes-vous bien sûrs que notre Créateur et notre Père dira au sage et vertueux Confucius, au législateur Solon, à Socrate, à Platon, au bon Trajan, à Titus, les délices du genre humain, à Epictète, à tant d'autres hommes, les modèles des hommes : « Allez, monstres ; » allez subir des châtimens infinis en intensité et en durée ; » que votre supplice soit éternel comme moi ! Et vous, mes » bien-aimés, Jean Châtel, Ravailiac, Damiens, Cartouche, qui » êtes morts avec les formules prescrites, partagez à jamais à » ma droite mon empire et ma félicité ! » Vous reculez d'horreur à ces paroles, et après qu'elles m'ont échappé, je n'ai plus rien à vous dire. »

Ces citations sont empruntées à l'*Essai sur la tolérance*. Cet *Essai* est autre chose et mieux qu'un chef-d'œuvre littéraire, il est un acte, la pièce maîtresse du grand procès entrepris pour la réhabilitation de Calas, qui fut non pas le seul, mais le plus illustre des opprimés dont Voltaire prit la défense. Cette partie de son œuvre a été nécessaire, bienfaisante, souvent admirable de courage et de dévouement : dans cette lutte dont il sortit vainqueur, il a été plus chrétien que l'Eglise ; il a été le disciple du pur Evangile, le précurseur de la liberté moderne, et nous l'en bénissons.

VII

Nous serions heureux de clore ici et de rester sous l'impression de cette grande œuvre de justice et de tolérance. Et cependant il faut ajouter un dernier trait à l'image que nous

essayons d'esquisser. Rappeler que Voltaire a trop souvent confondu l'essence éternelle de l'Evangile avec la caricature de l'Evangile, ce n'est pas dire assez, ce n'est pas tout dire.

Homme de lutte, homme de parti, homme de passion, Voltaire ne s'est pas arrêté là, et, par delà les altérations de la pensée et de la vie chrétienne, ses coups sont allés frapper ce qu'il y a de plus sacré dans le christianisme le plus authentique. Voltaire n'a pas eu le bonheur de comprendre le plus grand de ces trois ordres de grandeur que Pascal a célébrés dans un admirable langage : il n'a pas saisi, il n'a pas senti la grandeur de la sainteté et de l'amour. Qu'il ait fait bon marché des miracles qui tiennent du prodige, qu'il ait parlé irrévérencieusement des patriarches ou du roi David, dans lesquels l'opinion courante admirait à tort des types de vertu et de piété chrétienne, tout cela ne portait pas atteinte au cœur même de l'Evangile ; mais son inintelligence religieuse se révèle avec une douloureuse évidence en face des grandes personnalités chrétiennes qui, semble-t-il, devaient, même à l'adversaire, inspirer la sympathie et commander le respect. A ces héros de la foi il applique les procédés de son analyse dissolvante et dénigrante, expliquant les plus grands événements par les causes les plus mesquines et attribuant aux actes les plus élevés les motifs les moins avouables. Le grand adversaire de l'Eglise romaine n'a pas compris la Réforme, il la juge comme un fils de Loyola, il n'y découvre à l'origine qu'une querelle de moines ; ses sympathies vont à Léon X et à Erasme, non pas à ce Saxon grossier qui s'appelle Martin Luther, ou à ce Calvin dans lequel il ne sait voir que l'ennemi du luxe et le bourreau de Servet. Savez-vous comment il explique la conversion de l'apôtre Paul ? En réchauffant une vieille fable juive d'après laquelle Saul de Tarse serait tombé amoureux de la fille de son maître Gamaliel ; éconduit par elle, dans son dépit d'amant rebuté, il aurait rompu avec ses coreligionnaires et aurait mis au service des chrétiens ses rancunes et ses colères. Enfin, Voltaire n'a pas désarmé devant Celui qui

allait de lieu en lieu, faisant du bien, annonçant le royaume de Dieu et guérissant les malades ; il s'est attaqué non seulement au Christ de la dogmatique, mais au Jésus des Évangiles : sa conscience ne s'est pas troublée, son cœur n'a point été ému, son front ne s'est pas courbé devant la tête couronnée d'épines ; il a versé le sarcasme et l'outrage sur l'agonie de Gethsémané et sur la croix du Calvaire ; il n'a pas entendu cette prière, qui cependant fut dite pour lui aussi : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

VIII

Il est vrai qu'à côté de ces plaisanteries blasphématoires l'on trouve, chez Voltaire, des paroles qui rendent hommage au Christ, mais à un Christ façonné à l'image du dix-huitième siècle, à un Christ philosophe, législateur, prédicateur de la religion naturelle. Ce Christ-là, Voltaire s'en accommode ; il lui pardonne même d'avoir été un enthousiaste crédule, un rêveur de bonne foi ; il le place à côté de Socrate et de Confucius, auxquels d'ailleurs il réserve le plus souvent ses préférences, parce qu'ils ont été philosophes et qu'ils ne se piquaient pas de faire des miracles. A ce titre, la page la plus remarquable qui soit sortie de sa plume est celle que renferme l'article *Religion* composé à Ferney pour le *Dictionnaire philosophique* ; elle reste bien au-dessous du témoignage que la conscience chrétienne rend au Christ, notre Sauveur et notre Frère, mais elle mérite d'être relue comme l'expression la plus haute de la pensée religieuse de Voltaire. Ce sera ma dernière citation.

Le philosophe, pendant une nuit calme et sereine, médite sur l'immensité de la nature et s'élève jusqu'à la contemplation émue de l'auteur de l'univers. Absorbé dans ces pensées, il voit soudain « un de ces génies qui remplissent les intermondes » descendre jusqu'à lui. « Je reconnus cette même créature aérienne qui m'avait apparu autrefois pour m'apprendre combien les jugements de Dieu diffèrent des nôtres, et combien une bonne action est préférable à la controverse.

Il me transporta dans un désert tout couvert d'ossements entassés; et entre ces monceaux de morts, il y avait des allées d'arbres toujours verts, et au bout de chaque allée, un grand homme, d'un aspect auguste, qui regardait avec compassion ces tristes restes. » Ces restes, en effet, sont les débris de toutes les victimes du fanatisme. Les charniers les plus épouvantables sont ceux des chrétiens. « Ils sont divisés en plusieurs monceaux de quatre siècles chacun. Un seul aurait monté jusqu'au ciel; il a fallu les partager.... Je versai des larmes, et quand j'eus mérité par ma douleur qu'il me menât au bout des allées vertes, il m'y conduisit. « Contemple, » me dit-il, les héros de l'humanité qui ont été les bienfaiteurs » de la terre, et qui se sont tous réunis, à bannir du monde, » autant qu'ils l'ont pu, la violence et la rapine. Interroge- » les. » Parmi ces héros et ces bienfaiteurs de l'humanité, Voltaire reconnaît et salue Numa Pompilius, puis Zoroastre, ensuite quelques sages de la Grèce; il aborde Socrate, la grande victime de la superstition et de l'hypocrisie. « Après avoir joui quelque temps de l'entretien de Socrate, je m'avançai avec mon guide dans un bosquet situé au-dessus des bocages où tous ces sages de l'antiquité semblaient goûter un doux repos. Je vis un homme, d'une figure douce et simple, qui me parut âgé d'environ trente-cinq ans. Il jetait de loin des regards de compassion sur cet amas d'ossements blanchis, à travers lesquels on m'avait fait passer pour arriver à la demeure des sages. » Le philosophe remarque que le grand inconnu a souffert un douloureux martyre, dont les traces sont visibles encore; il le presse de questions, auxquelles son interlocuteur répond avec beaucoup de douceur. Il finit par lui demander: « Vous voulûtes donc leur enseigner une nouvelle religion? — Point du tout. Je leur disais simplement: Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même, car c'est là tout l'homme. *Jugez si ce précepte n'est pas aussi ancien que tout l'univers; jugez si je leur apportais un culte nouveau.* Je ne cessais de leur dire que j'étais venu non pour abolir la loi, mais pour l'accomplir; j'avais observé tous leurs rites; circoncis comme ils l'étaient tous,

baptisé comme l'étaient les plus zélés d'entre eux, je payais comme eux le corban; je faisais comme eux la Pâque, en mangeant debout un agneau cuit dans des laitues. Moi et mes amis nous allions prier dans le temple; mes amis même fréquentèrent ce temple après ma mort; en un mot j'accomplis toutes leurs lois sans en excepter une....—Mais ne dites-vous, ne fites-vous rien qui pût leur servir de prétexte? — Tout sert de prétexte aux méchants.... — Vous n'avez donc contribué en rien par vos discours, ou mal rendus ou mal interprétés, à ces monceaux d'affreux ossements que j'ai vus sur ma route, en venant vous consulter?— Je n'ai vu qu'avec horreur ceux qui se sont rendus coupables de tous ces meurtres. — Et ces monuments de puissance et de richesse, d'orgueil et d'avarice, ces trésors, ces ornements, ces signes de grandeur que j'ai vus accumulés sur la route en cherchant la sagesse, viennent-ils de vous? — Cela est impossible; j'ai vécu moi et les miens dans la pauvreté et la bassesse. Ma grandeur n'était que dans la vertu. » J'étais près de le supplier de vouloir bien me dire au juste qui il était. Mon guide m'avertit de n'en rien faire. Il me dit que je n'étais pas fait pour comprendre ces mystères sublimes. Je le conjurai seulement de m'apprendre en quoi consistait la véritable religion. « Ne vous l'ai-je pas déjà dit? Aimez Dieu et votre prochain comme vous-même. — Quoi! en aimant Dieu, on pourrait manger gras le vendredi?—J'ai toujours mangé ce qu'on m'a donné; car j'étais trop pauvre pour donner à dîner à personne. — En aimant Dieu, en étant juste, ne pourrait-on pas être assez prudent pour ne point confier toutes les aventures de sa vie à un inconnu? — C'est ainsi que j'en ai toujours usé. — Ne pourrais-je, en faisant du bien, me dispenser d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle? — Je n'ai jamais été dans ce pays-là. — Faudrait-il me confiner dans une retraite avec des sots? — Pour moi, j'ai toujours fait de petits voyages de ville en ville. — Me faudrait-il prendre parti pour l'Eglise grecque ou pour la latine? — Je ne fis aucune différence entre le Juif et le Samaritain, quand je fus au monde. — Eh bien! s'il en est ainsi, je vous prends pour

mon seul maître. » Alors il me fit un signe de tête qui me remplit de consolation ; la vision disparut et la bonne conscience me resta. »

IX

Essayons de conclure.

Voltaire a payé la rançon de son temps, dont il a été le plus séduisant interprète. Depuis la réaction du romantisme, il est de mode de médire du dix-huitième siècle et de n'en signaler que les ombres et les petitesesses. C'est une erreur et une injustice. En dépit des frivolités et des turpitudes qui l'ont trop souvent deshonoré, le dix-huitième siècle a été une grande et noble époque. Par delà l'âge classique qui précède, par delà le siècle de Louis XIV et de Bossuet, âge d'autorité, de tradition, de servilisme politique et religieux, le dix-huitième siècle a été rejoindre et continuer la grande époque de la Renaissance, dont il a renoué la chaîne brisée et repris le travail fécond et émancipateur. L'œuvre de sécularisation de la pensée, inaugurée par le seizième siècle, a été consommée par le dix-huitième, qui a apporté à cette gigantesque entreprise un courage et un enthousiasme dignes d'admiration et de sympathie. Comme la Renaissance, le siècle de Voltaire et de Rousseau a été un grand remueur d'idées, d'idées souvent salutaires, bienfaisantes, généreuses. Ces hommes-là ont cru au progrès, à la liberté, à la raison, à la justice ; leur cœur a battu pour un grand idéal. Ces démolisseurs ont été animés d'une foi ardente et sincère : ils avaient foi en l'humanité.

Qu'est-ce donc qui a manqué à ce siècle si épris d'idéal, si ardent à rechercher la vérité et la justice ? Ce qui lui a manqué, c'est de rapporter cette raison, devant laquelle il s'inclinait, à sa source éternelle et divine, et de dire avec Fénelon : « Où est-elle, cette raison parfaite, qui est si près de moi et si distincte de moi ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche ? » Ce qui lui a manqué, c'est de donner leur vrai nom aux grands principes de solidarité, de tolérance et de liberté, de justice et de progrès, principes qui, en définitive, ne trou-

vent que dans l'Evangile leur sanction véritable et suprême. Ce qui lui a manqué, c'est de comprendre les conditions essentielles et les lois vitales du développement religieux : l'idée centrale de Voltaire est, en effet, l'erreur capitale du siècle. La théorie fameuse de la religion naturelle est contraire au témoignage de l'histoire et de la psychologie. La religion naturelle est une abstraction qui a pris naissance dans le cerveau des philosophes, non une réalité vivante, un phénomène constaté par l'expérience religieuse des individus ou des masses. Toute religion qui a joué un rôle dans l'humanité et qui a exercé une action sur les âmes est une religion historique, procédant d'une révélation immanente et positive, qui s'est faite dans les mystérieuses profondeurs de la conscience humaine, dans l'âme inspirée de personnalités religieuses, d'initiateurs, de prophètes. Chrétiens, nous croyons, nous affirmons que Jésus-Christ a été la fin, c'est-à-dire à la fois le but et l'accomplissement de la loi et des prophètes, la réponse à toutes les aspirations de l'humanité qui sont en même temps les inspirations de Dieu. L'Evangile nous apporte la solution de l'antinomie dont ni Voltaire et son époque, ni l'Eglise et sa tradition n'ont su concilier les termes : religion idéale et parfaite, le christianisme est en même temps la religion historique par excellence, puisqu'elle est indissolublement liée non seulement à l'enseignement de Jésus, mais à sa personne, à l'expérience génératrice de sa conscience, à l'action permanente de son esprit.

Voltaire, comme le dix-huitième siècle, a méconnu cette vérité essentielle. A sa conception purement intellectualiste de la religion naturelle, nous opposons avec Schleiermacher, avec Vinet, une notion plus vivante, partant plus vraie, de la religion. La religion n'est pas une idée, elle est un rapport avec Dieu, elle est une vie en Dieu. Le christianisme est la religion parfaite et définitive, parce qu'en Jésus-Christ ce rapport a été pleinement réalisé, parce qu'en lui cette vie a été saintement vécue. En saisissant ainsi la vie religieuse dans son intensité et sa profondeur, il nous est possible de sauvegarder le principe éternel de l'Evangile et d'user

d'une souveraine indépendance à l'égard de la tradition. Voltaire, comme l'Eglise romaine, a confondu la religion de Jésus avec le christianisme officiel de son temps ; nous distinguons le fond essentiel de la conscience de Jésus, la vie divine qui s'est manifestée en lui, et les formes différentes qu'a revêtues l'Evangile à travers l'histoire. Voltaire a cru ruiner le christianisme, en appliquant aux documents scripturaires ses procédés d'analyse et de discussion, en signalant les divergences qu'ils présentent, en établissant un lien de parenté ou de filiation entre les traditions bibliques et les religions de l'antique orient ou de la société gréco-romaine ; nous, loin de condamner la critique historique, nous la cultivons avec un soin jaloux, nous la voulons sérieuse et sincère, sévèrement objective, libre des entraînements de la passion et des préjugés de la routine, mais nous savons qu'elle n'a point de prise sur le fond même de l'expérience religieuse, sur le principe créateur et inspirateur de la religion et de la piété, sur l'Evangile de Jésus-Christ qui se légitime directement à la conscience, en se révélant comme vie et force, justice et amour, joie et paix dans le Saint-Esprit.

Il me semble donc, mesdames et messieurs, que cette étude nous laisse à la fois éclairés et rassurés. Nous ne sommes pas désarmés en face des attaques de Voltaire, et, d'autre part, nous pouvons recueillir de sa bouche de fécondes et précieuses leçons. Nous repoussons sa fiction de la religion naturelle, son déisme pâle et stérile, sa métaphysique fragile et étroite ; mais nous apprendrons de lui à ne pas limiter l'action de Dieu à un peuple ou à un siècle, nous recueillerons avec respect toutes les manifestations religieuses de l'humanité, nous écouterons avec sympathie et reconnaissance tous les balbutiements de la conscience à la recherche de ce Dieu qui n'est pas loin de chacun de nous, de ce Dieu en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, et qui en Jésus-Christ s'est révélé à nous comme le Père céleste. Nous répudions le pessimisme historique de Voltaire, ses étroitesse et ses haines, ses partis pris et ses préjugés qui faisaient dire à Montesquieu : « Voltaire est comme les moines, il n'écrit

que pour son couvent ; » mais nous affirmons que la critique a tous les droits d'une science légitime, qu'elle a une mission à laquelle il ne lui est pas permis de se dérober, et que la seule autorité devant laquelle elle s'incline, c'est la vérité. Enfin et surtout nous saluons en Voltaire l'immortel apôtre de la tolérance, nous applaudissons à ses généreux efforts en faveur de la liberté de conscience, à sa lutte infatigable contre le fanatisme et la superstition, mais nous nous souviendrons toujours que la vraie tolérance ne saurait procéder de l'indifférence, qu'elle est fille de la foi, qu'elle repose sur le respect de la conscience et que, dans la langue de l'Evangile, elle s'appelle la charité.

« J'ai plus fait en mon temps que Luther et Calvin. »

Cette déclaration orgueilleuse, par laquelle Voltaire caractérisait un jour son rôle, n'a pas été consacrée par l'histoire ; en parlant ainsi, Voltaire s'est trompé sur la nature et la portée de sa mission. A cet alexandrin prétentieux nous préférons un autre vers qui résume plus exactement ce qu'il y a d'heureux, de bienfaisant, de durable dans l'œuvre et l'influence de Voltaire :

« J'ai fait un peu de bien : c'est mon meilleur ouvrage. »
